

bibliographies des universitaires. Les textes établissent que la déesse incarne une sexualité solaire, innocente, joyeuse, affectueuse, intime et gentille. (Cette déesse excite les hommes et les dieux mais elle n'a jamais été violée, ni ravie. Elle s'avance vers des hommes qui s'avancent vers elle. Elle n'est jamais poursuivie.) Les Grecs avec elle ont accompli une étonnante synthèse. Certes elle connaît des passions 'coupables' et dangereuses: elle tombe amoureuse, séduit des hommes et trompe son mari. Mais elle est aussi et peut-être d'abord la patronne de l'épouse passionnée et érotique. (Il est significatif qu'Anchise — comme tous ceux qu'elle séduit — veut coucher avec elle, tout de suite bien sûr, puis l'épouser, tout de suite après.) De plus, cette amoureuse passionnée est gentille avec les petits enfants; elle est pour son fils Énée une mère intelligente et affectueuse.

(La seule autre déesse qui ressent de l'amour maternel est Demeter qui farouchement tient à sa fille.) Enfin, elle ressent elle-même les passions qu'elle inspire; toujours subjective, elle fait naître le désir chez les autres mais ne les rend pas fous.

Un si bref résumé ne fait pas ressortir l'érudition de l'auteur. Il passe en revue les divers antécédents qui ont contribué à la formation de cette étonnante déesse: Sumériens, Sémites, Égyptiens, Phéniciens, Néolithiques (ou Paléo-Européens), Proto-Indo-Européens. Un chapitre qui utilise des méthodes structuralistes développe les contrastes entre les quatre reines: Héra, Athéna, Artémis et Aphrodite. Et surtout un admirable chapitre examine le rôle de Sappho. Aphrodite était déjà l'incarnation d'une sensualité civilisée et urbaine.

(Loin donc des copulatifs agrestes 'naturelles' et sommaires.) Grâce à Sappho on découvre le monde spécialisé de ces femmes qui transmettent les arts de l'amour: ces petits procédés qu'il faut apprendre et qui rehaussent le charme des processus sexuels, enrichissent le langage de l'émotion, de l'affection et de l'amitié et rendent ainsi 'l'amour' plus subjectif et plus doux. (Le lesbianisme est alors un phénomène secondaire par rapport à cette innovation culturelle.)

La poétesse qui a suscité tant d'hostilité réussit, selon Friedrich, à effacer le passé guerrier d'Aphrodite et à l'installer dans la plupart des variétés de l'amour. Friedrich enfin examine le couple Demeter-Aphrodite: cela l'amène enfin à des considérations générales sur la récurrence quasi-universelle d'une antithèse entre l'amour érotique et l'amour maternel. En fait les mêmes Grecs font exception aussi sur le plan masculin en inventant Ulysse, autre personnage urbain, qui est bon amant et bon père.

Depuis plusieurs années ceux qui s'intéressent aux études féministes et à la religion grecque ont eu recours à l'ouvrage de Philippe Slater *The Glory of Hera: Greek Mythology and the Greek Family* (Boston: Beacon Press, 1968, 1971). Examinant une déesse profondément offensée par le règne de Zeus, devenue acariâtre et vindictive, Slater a bien illustré les tensions propres à l'univers grec qui sous le patriarcat conserve le souvenir du matriarcat. Slater et Friedrich s'accordent sur quelques points, en particulier le fort lien affectif qui unit mère et fille chez les Grecs. Friedrich néanmoins vient à point pour éclairer avec une autorité aimable d'autres facettes de l'univers culturel de la Grèce antique.

geste

Anne Marie Alonzo,
Les Éditions des Femmes,
Paris, 1979, 147 pages.

Marie La Palme Reyes

Je ne sais encore s'il s'agit d'un poème déguisé en roman ou d'un roman déguisé en poème. La facture de ce long soliloque est intéressante. C'est le monologue d'une femme qui a subi un grave traumatisme, accident non spécifié. Le monologue est coupé, fracturé, lancé par bouts d'une page à l'autre, parfois en haut, en bas, comme à l'image d'un esprit traumatisé. Le monologue d'une femme qui revient à la vie, à pensées lentes et désarticulées après un choc, désespoirs exprimés ou non, souffrances, espoirs, amours, vie, mots, paroles.

Si je m'en rapporte à Maïr Verthuy, 'Y a-t-il une spécificité de l'écriture au féminin?', je retrouve dans *geste* plusieurs des éléments analysés dans l'étude, dislocation syntaxique, univers clos, valorisation de la parole aux dépens du mot. Les phrases non achevées, le vocabulaire absent que l'on reconstruit automatiquement un peu comme l'oreille reconstruit la note fondamentale lorsqu'on ne lui en fait entendre que les harmoniques, sont les techniques qui mènent le récit. La technique du vocabulaire absent, très efficace, nous plonge dans un univers un peu flou, plein, dans ce cas-ci, de douleur diffuse, dans un intérieur barbouillé par la souffrance, une

conscience plus ou moins éveillée soudain percée par une lucidité percutante.

Je n'ai plus de cendre dans la bouche

Julie Stanton,
Les Éditions de la Pleine Lune, Montréal, 1980, 45 pages.

Marie La Palme Reyes

Qu'il est émouvant ce chant d'un cri de vie en 45 pages.

À partir d'un corps bien dans sa peau, d'un corps accepté sans complaisance ('Ma maison' et 'À mes filles'), l'auteur nous parle d'elle-même, de ses enfants, de ses espoirs ('Demain'). Les poèmes sont bien structurés, organisés, courts, pleins et sensuels. Dans le poème 'Marie-Hélène', par exemple, l'auteur utilise des mots très simples mais qui nous communiquent une profonde émotion à cause de l'authenticité du message et de la corrélation étroite entre la forme, le silence et la parole.

Julie Stanton a quelque chose à dire, elle le dit en toute simplicité et beauté avec des mots de tendresse, des mots de lait et de pain.

La Violence: riposte des pouvoirs menacés

Micheline Carrier.
Québec, 1980, 131 pages.
\$6.00

Jeanne Maranda

Dans cette brochure, Micheline Carrier a réuni

une série d'articles et d'entrevues déjà parus dans *Le Châtelain* et *Le Devoir* l'an dernier. Elle y analyse et dénonce, avec vigueur, les formes d'exploitation sexuelle dont les femmes sont victimes. Elle s'attaque au viol, à la prostitution, à la violence faite aux enfants, mais c'est contre la pornographie qu'elle dirige ses flèches les plus dures. On sent à la lecture de ces textes que Micheline y voit une insulte personnelle, et que cette forme de violence la fait souffrir cruellement dans son âme et dans sa chair de femme.

Il y a de quoi! Micheline qui ne fait rien à moitié, s'est imposé un stage d'initiation à la porno! En compagnie de trois amis, elle a fait le tour des bars, des motels, des cabarets et sex-shops de la ville de Québec, sans oublier d'éplucher les journaux et magazines qui polluent les kiosques à journaux de la Belle Province. Elle en a tiré des images crues, sans complaisance, à la mesure des infâmes scènes dont elle fut témoin. Détails et témoignages abondent, et comme elle, on souffre de voir tant de déchéance chez les jeunes stripteaseuses et de constater le rôle dégradant qu'elles jouent devant les caméras afin de subvenir aux besoins toujours grandissants de l'industrie pornographique.

Micheline a aussi questionné les avocats, les ministres, elle veut comprendre l'attitude des pouvoirs politiques et légaux qui tolèrent ce commerce. Elle cherche des solutions à cette honteuse exploitation du corps de la femme. Il y a bien le Conseil du statut de la femme qui a demandé au gouvernement du Québec de mener une campagne d'information à caractère féministe, pour neutraliser les effets nocifs de la porno.

Ici on se demande pourquoi Micheline ne mentionne pas tous les autres groupes de femmes qui ont déjà et à plusieurs reprises posé des gestes positifs pour protester contre les films et spectacles porno. Elle me semble surtout préoccupée à ouvrir les yeux de chacune d'entre nous. Elle ira même jusqu'à dire que 'l'obstacle majeur à la lutte contre la porno est l'attitude des femmes, cette tolérance devant l'intolérance.' L'auteur comprend mal que des femmes qui prèchent l'autonomie dans tous les domaines puissent faire preuve de tant d'immaturation dans le domaine de la sexualité.

Micheline n'est pas tendre pour elles:

Et leur silence devant la porno s'apparente aux formes de mensonges qu'elles vivent parfois dans leurs rapports avec les hommes. Quelle est la différence entre ce silence complice face à l'exploitation des femmes par la porno et l'attitude de celles qui feignent de jouir en une minute et quart (comme la porno prétend faire jouir les femmes) de peur de passer pour frigides, de déplaire à l'homme, de le remettre en question? Quelle est la différence d'avec la femme qui n'a pas envie de faire l'amour à la manière qui lui est imposée, mais qui se soumet, hier par devoir, aujourd'hui par complaisance, mais aujourd'hui comme hier pour acheter la paix?

Après avoir lu tous les textes de Micheline sur la violence, on se prend à désirer un changement, à rêver d'un monde plus propre, à souhaiter comme l'auteur, 'l'éclatement des carapaces étouffantes qui divisent hommes et femmes au lieu de les unir.' Mais pour ce faire,

c'est une remise en question profonde que nous devons effectuer. Sommes-nous prêtes à évaluer notre sexualité selon nos propres critères au lieu de nous les laisser dicter par d'autres?

En attendant, il est un fléau social qui nous gruge. Il faut en parler. Faire face. Être fière de notre corps.

Merci à Micheline Carrier qui a eu le courage de parler pour nous toutes.

Si Cendrillon pouvait mourir

Marie-Hélène Bourret, Paule B. Letendre, Louise Cotnoir, Louise Dupré, Carole Emond, Catherine Lessard et Sylvie Marchand. Les Éditions du Remue-Ménage, Montréal, 1980, 79 pages.

Juliette Laplante-L'Hérault

Si Cendrillon pouvait mourir, c'est un 'show' comme l'appellent affectueusement ses auteurs, un groupe de femmes de Thetford Mines. Elles l'avaient écrit et monté en 1975, à l'occasion de l'Année internationale de la femme. Les Éditions du Remue-Ménage ont décidé en 1980, d'en faire le cinquième ouvrage de leur collection 'théâtre'. Cette pièce donc est constituée d'un prologue, d'une suite de douze tableaux et d'un épilogue. Les auteurs ont ajouté au texte une introduction explicative et une série de commentaires sur l'événement que fut le 'show' cinq ans plus tôt. On retrouve également dans le livre, la maquette du décor, les partitions musicales et des illustrations d'Andrée Brochu.

Hormis le 'numéro' de la star, point de départ de la pièce, et les témoignages qui précèdent l'épilogue, la suite de tableaux respecte ce que l'on pourrait appeler une chronologie du conditionnement féminin. De la fillette aux

ménagères de tous âges, c'est tout le répertoire de ce conditionnement qui défile, ponctué çà et là de plaintes, de révoltes et de dénonciations. C'est cependant la fatalité qui prime. La star en avait donné le ton dès le départ. Sa dénonciation de la femme-objet se termine par un aveu d'impuissance: 'Pourquoi c'qu'y faut toujours se déguiser pour pougner?'

En fait, chaque tableau s'enferme dans cette espèce de 'résignation-rassurance'. Après avoir un temps menacé, le discours s'estompe, inquiet de sa soudaine audace. Mélange de hardiesse et d'angoisse, de lucidité et de confusion, cette appropriation de la parole ressemble à un refus. C'est là tout le tragique de la pièce. La parole semble n'être qu'un intermède au silence. Les personnages, à force de se dire, finissent par se baillonner. Le démon du conditionnement semble vouloir sortir vainqueur de cette séance d'exorcisme.

Pourtant l'entreprise aura des suites. Au moment de l'épilogue, on assiste à une véritable levée de boucliers contre la 'peur' qui avait jusqu'alors étouffé le discours. Cet épilogue (par le fait même du choix de la formule épilogue) a quelque chose d'heureux et de malheureux. En donnant un sens à la thérapie, il assure une suite au discours. Tout le monde est rassuré! Pourtant ce drame de l'impuissance des femmes avait, du point de vue théâtral en tout cas, quelque chose de percutant qui ne nécessitait pas cette incursion.

Faut-il se demander si cette pièce apporte du neuf à l'offensive du féminisme?

Nous croyons que cette question est inopportune. Les auteurs, dans leurs commentaires, ne se font pas d'illusions à ce sujet et d'ailleurs, ce n'était pas le but qu'elles poursuivaient. C'est peut-être Louise Dupré qui commente le mieux et avec une rare humilité, le contenu et l'importance du texte: